

# 1

Il est tôt. Il doit même être *très* tôt. Je le devine les yeux fermés. Pour être honnête, je n'ai vraiment aucune envie de les ouvrir pour le moment. J'ai cette impression très particulière qu'on éprouve certains matins : le sentiment que tout va bien et que les choses resteront ainsi à condition qu'on ne bouge pas un muscle, qu'on ne soulève pas une paupière, qu'on ne cherche pas un instant à se réveiller complètement.

J'ai beau respecter ces fausses règles pour berner mon cerveau et retrouver la sécurité du pays des rêves, il me paraît peu à peu évident que je ne ressens pas simplement une « impression particulière ». C'est une sensation très étrange, que je n'avais jamais éprouvée de toute ma vie. Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai l'impression d'être totalement boudinée dans ma propre peau. D'être une saucisse. Une saucisse sous un grill trop chaud, dont le boyau distendu s'apprête à éclater en grésillant.

*Charmante image, Rosie !*

La partie de mon cerveau qui semble fonctionner correctement ne se laisse pas impressionner et m'assure que je ne suis pas une saucisse. Ce doit être une nouvelle forme bizarre de gueule de bois. Je passe mentalement en revue chaque partie de mon corps à la recherche de

symptômes en prenant soin de ne pas bouger, de peur qu'ils se manifestent violemment. Pas de migraine pour le moment. Pas de langue pâteuse, ni d'estomac barbouillé. Pas de doigts ou d'orteils gelés, ni de courbatures. Intéressant. Peut-être ai-je découvert une nouvelle boisson miracle hier soir, dont le seul inconvénient est de provoquer chez ses consommateurs le vague sentiment d'être une saucisse. Franchement, c'est supportable si je compare avec les énormes gueules de bois que je me suis payées après avoir abusé de la sambuca.

Hier soir. Là aussi, il y a quelque chose de bizarre. Je suis dans l'impasse totale dès que j'essaie de remonter le temps dans ma tête. Pour une raison qui m'échappe, je suis incapable de me rappeler le moindre détail des événements qui ont provoqué ma situation actuelle.

Je suppose qu'il va falloir ouvrir les yeux. Avec la plus grande précaution, je soulève les paupières et commence par me concentrer quelques instants sur le plafond fissuré de ma chambre, auquel pendouillent un tas de toiles d'araignée. Ensuite, je lève prudemment la tête pour regarder autour de moi.

Je porte mon pyjama en flanelle bleue très moche, mais très confortable. On peut en déduire que je n'ai pas quitté la maison hier soir, car, la plupart du temps, il m'est beaucoup trop pénible d'envisager de me déshabiller quand je rentre tard. Il est donc pratiquement impossible qu'une fois arrivée, je me sois désapée et aie soigneusement enfilé ce pyjama hideux.

De toute façon, je dors généralement nue. Autrement dit, mon cher Watson, j'ai dû passer une soirée tranquille sur le canapé avec Jenny, ma meilleure amie et colocataire. Une information qui me ravit, car nous avons vraiment besoin de passer un moment ensemble. L'atmosphère était un peu tendue, ces derniers temps.

Mais pourquoi ne me souviens-je de rien ? Et pourquoi est-ce que je continue à me sentir comme un morceau de charcuterie ? Je hurle de toutes mes forces :

– Jenny !

Notre cottage étant assez petit, elle m'entendrait probablement à travers les vieux murs même si je me contentais de murmurer son nom, mais nous adorons nous crier après. Un jeu de colocataires comme un autre. Il nous arrive aussi de cacher des photos de mecs à poil dans le paquet de céréales ou bien de prétendre à l'autre qu'un type canon est entré dans la salle de bains, alors qu'elle était occupée à éclater ses boutons, les cheveux couverts d'un soin à l'huile d'olive. Maintenant que j'y pense, je n'ai toujours pas pris ma revanche après sa dernière vacherie.

Jenny n'a pas l'air d'être à la maison. Ou alors elle a la flemme de se lever et tente de se rendormir. Si elle croit que je vais la laisser faire la grasse matinée, elle se fourre le doigt dans l'œil. Je me bousille les cordes vocales en l'appelant sur tous les tons et par tous les surnoms qui me viennent à l'esprit. N'obtenant toujours aucune réaction, ni même un petit mot, je finis par accepter ma défaite. Soit Jenny a empilé dix-sept oreillers sur sa tête, soit elle est déjà sortie. N'est-il pas un peu tôt pour aller se promener, cependant ? J'essaie de tourner la tête pour jeter un œil à mon réveil en fournissant le moins d'efforts physiques possible.

C'est alors que je me rends compte du chaos qui règne autour de moi. Ma chambre est totalement sens dessus dessous. Certes, je ne suis pas une maniaque du rangement, mais l'ado sale et bordélique que j'étais a évolué depuis longtemps. Et, même au sommet de mon art, jamais je n'ai mis ma chambre dans un tel état. On dirait qu'un ouragan tout petit, mais très précis, est passé en plein milieu de ma chambre. Vêtements, chaussures, maquillage et bijoux

jonchent le sol, pêle-mêle. Rien n'est à sa place, et, même de mon point de vue médiocrement situé, je peux voir que beaucoup de trucs sont cassés. Il ne reste qu'un tableau sur le mur et il pend dangereusement à son crochet. Les restes déchiquetés de mes autres peintures sont éparpillés au milieu du bazar. Un morceau de miroir à l'air particulièrement dangereux se dresse en plein centre de la pièce, semblable à une installation d'art moderne. Je dois prévenir Jenny avant qu'elle débarque, ce qu'elle fera inévitablement une fois qu'elle aura enfin repris connaissance.

*Mais qu'est-ce qui a bien pu se passer ici cette nuit ?*

J'envisage de me lever et de mener une enquête plus approfondie, lorsqu'un bruit me parvient de la cuisine. Tiens, d'après ce que j'entends, la petite grevine est finalement rentrée. Cette situation est un peu étrange et j'ai soudain un mauvais pressentiment. J'espère qu'elle n'est pas de nouveau en colère contre moi. Peut-être qu'on s'est encore disputées au sujet de Jack hier soir ? Je m'appête à l'appeler de manière un peu plus polie, lorsqu'on frappe timidement à ma porte.

C'est ça. On a dû se disputer. Jenny ne frappe jamais.

– Entre !

J'essaie de prendre un ton jovial, mais cela paraît tout sauf naturel.

Aucune réaction de l'autre côté de la lourde porte en bois. Dix bonnes secondes plus tard, Jenny l'entrouvre doucement.

– Rosie ? chuchote-t-elle.

– C'est bien moi, dis-je un peu plus fort. Je t'en prie, entre donc dans mon superbe boudoir.

– ROSIE ? m'interrompt Jenny en hurlant.

Mes oreilles sensibles n'apprécient pas beaucoup.

– OUI ! réponds-je aussi fort, de moins en moins patiente.

Jenny finit par ouvrir la porte entièrement. Je l'entends retenir son souffle au moment où elle découvre le foutoir autour de moi.

– Je crois que j'ai été cambriolée ! dis-je pour plaisanter – sans grande conviction – dans l'espoir d'apaiser l'étrange tension qui flotte dans l'air.

Le regard de Jenny se détourne des dégâts et se pose sur mon corps, allongé à plat ventre sur le lit. Ses grands yeux marron s'écarquillent et s'arrondissent davantage, puis sa petite bouche pulpeuse prend une expression horrifiée.

– Purée, j'imagine que j'ai une sale gueule, mais tu n'exagères pas un...

Ma boutade est interrompue par le cri assourdissant qui sort de la bouche grande ouverte de ma meilleure amie. Jenny tourne sur elle-même et disparaît de ma vue. À en juger par l'énorme claquement qui résonne dans la maison, je devine qu'elle vient de sortir en trombe par la porte d'entrée. À l'évidence, il est temps que je me lève.

Lorsque je réussis enfin à me sortir du lit, je m'aperçois que je ne me sens plus aussi mal. À vrai dire, je me sens même très bien. Forte, en forme et en bonne santé. La sensation d'être une saucisse s'est totalement estompée, et j'ai l'envie tout à fait inhabituelle de faire un jogging. Et vous pouvez me croire, je ne cours jamais. Absolument JAMAIS.

Je me fraie prudemment un chemin à travers les décombres de mon petit 11 septembre et entre dans la cuisine. Plusieurs bouteilles de vin vides et deux verres couverts d'empreintes traînent près de l'évier, ce qui confirme mon hypothèse : nous avons bien passé une soirée entre filles à la maison.

Par la fenêtre, je vois Jenny faire les cent pas devant le portail comme un animal en cage, le portable collé à

l'oreille. Elle gesticule frénétiquement en désignant le cottage. Je me demande ce qui lui prend. C'est une matinée grise et bruineuse ; elle va finir trempée. Comme Jenny semble regarder dans ma direction, je lui fais coucou, mais elle ne réagit pas.

Elle est donc bel et bien fâchée contre moi. Peut-être se détendra-t-elle un peu si je lui prépare un petit-déjeuner. J'ouvre le frigo et contemple son contenu en me mordant la lèvre. Pas grand-chose à se mettre sous la dent, malheureusement. Une demi-banane marron, un morceau de cheddar mal remballé couvert d'impressionnantes moisissures, une brique de lait presque vide et un bocal de condiments qui traîne au fond depuis le jour de notre emménagement.

Sans le faire exprès, je referme violemment la porte du frigo. Chose assez inhabituelle, je n'ai même pas faim, alors qu'en principe, mon foutu ventre crie *sans arrêt* famine. Tout le monde sait que j'ai bon appétit. Il faut dire que je suis une femme « pleine de rondeurs », comme aime le répéter Jack. Pas grosse, comme il s'est empressé de le préciser la première fois, en me voyant retrousser rageusement les lèvres. Pas grosse du tout, mais délicieusement proportionnée, puisque je mesure un mètre quatre-vingts avec des talons plats et chausse un impressionnant 42 (une éternelle frustration pour moi, car l'achat de nouvelles chaussures est toujours un vrai cauchemar).

Je repars en flânant vers ma chambre et décide d'enfiler des vêtements chauds afin de sortir voir Jenny. Elle est perchée sur le pilier du portail comme une étrange petite gargouille.

Ce n'est que lorsque j'atteins le seuil et observe ma chambre depuis ce nouveau point de vue que les choses commencent à déconner pour de bon. Non seulement cette

pièce semble avoir essuyé un bombardement, mais en plus, j'aperçois une étrange silhouette étalée sur mon lit.

Ma première pensée (ridicule) est la suivante : *Hé ! Mais comment j'ai fait pour ne pas remarquer que quelqu'un dormait avec moi ?*

Puis me vient une seconde pensée (plus appropriée) : *Oh merde ! Mais qu'est-ce que c'est que tout ce sang ?*

Le corps allongé sur le ventre a la peau bleutée, et sa tête repose dans une grande flaque de sang foncé. Depuis le seuil de la chambre, je crois voir une petite blessure profonde juste au-dessus de la tempe de la pauvre femme.

Comment est-ce arrivé ? Et qui est donc cette étrangère totalement H.S. allongée sur mon lit ? Soudain, l'estomac noué, je comprends peu à peu qu'il ne s'agit pas d'une étrangère.

Cette tignasse rousse m'est péniblement familière. Je reconnais ce pyjama miteux en flanelle bleue. Et il ne fait aucun doute que ces deux pieds chaussent du 42.

– MERDE ALORS !

Je recule en titubant et cherche à tâtons le plan de travail de la cuisine pour m'y appuyer. Pas étonnant que Jenny ait flippé. On a dû nous faire une blague vaseuse pour Halloween. Si je trouve le responsable, il va passer un sale quart d'heure. J'ai bien failli avoir une crise cardiaque !

Tout à coup, je me rends compte que ma main n'est entrée en contact avec rien et que je suis tombée à la renverse. Me voilà les quatre fers en l'air en plein milieu de la cuisine..., à l'endroit où devrait se trouver la table.

Où se trouve bel et bien la table.

Lorsque je me redresse, elle m'entoure la taille, telle une sorte de jupe en bois haute couture.

À mon tour, je pousse un hurlement.